

FRANK KRAKE

Le Survivant

*L'incroyable témoignage de Wim Aloserij, le miraculé
qui a survécu à trois camps de concentration*



A L I S I O
H I S T O I R E

« Ce livre n'est pas l'histoire d'une guerre qui est finie.
Elle n'est finie ni dans la vie des anciens prisonniers,
ni dans celle des proches des survivants. C'est l'histoire
d'une guerre qui perdue. »

Caché sur le toit d'un train, Wim Aloserij a tout juste 20 ans lorsqu'il s'échappe des camps de travail obligatoires de l'Allemagne nazie pour regagner sa ville natale, Amsterdam, occupée depuis 1940. Condamné à la clandestinité comme tous les juifs hollandais, Wim sera de nouveau capturé lors d'un raid, emprisonné par la Gestapo, puis déporté. Commence alors son incroyable combat pour la vie. Il survivra non pas à un, mais à trois camps de concentration : Amersfoort, Neuengamme et Husum-Schwesing. Dans les derniers jours de la guerre, il échappera par miracle au bombardement allié du *Cap Arcona*, bateau-prison nazi.

C'est à l'âge de 94 ans, après sa rencontre avec l'écrivain Frank Krake, qu'il va enfin raconter son histoire gardée secrète pendant tant d'années. Pour que jamais ne soient oubliés ses millions de compagnons dans l'horreur, Wim Aloserij livre un témoignage essentiel – celui de la résistance et du courage face au néant et à la barbarie la plus absolue.

Conférencier et écrivain à succès, **Frank Krake** est fasciné par les destinées remarquables de l'histoire moderne. Il a écrit 5 livres au cours de la dernière décennie et a rencontré lors d'une conférence littéraire Wim Aloserij – dont l'histoire est racontée dans *Le Survivant*. Vendu à plus de 75 000 exemplaires aux Pays-Bas, le livre est en cours de traduction dans 9 pays.

ISBN : 978-2-37935-267-6



24 €
Prix TTC
France



ALISIO
HISTOIRE

Rayon : Histoire
Photographie :
© Anthony
Potter Collection
/ Getty images

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur www.alisio.fr
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité.

Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Titre original : *De laaste getuige*

Copyright (c) 2020 Frank Krake / Uitgeverij Achtbaan

Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée ou transmise sous quelque forme et de quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur. L'éditeur a fait tout son possible pour localiser les détenteurs de droits d'auteurs sur les photographies. Si vous pensez avoir des droits sur les photographies utilisées dans ce livre, contactez l'éditeur.

Cette publication a été rendue possible
grâce au soutien financier de la
Fondation néerlandaise de littérature.

Nederlands
letterenfonds
dutch foundation
for literature

Traduit du néerlandais par Myriam Bouzid
Suivi éditorial : Isabelle Raimond – Le livre d'Après
Maquette : Ma petite FaB – Laurent Grolleau
Design de couverture : Raphaëlle Faguer

© 2022 Alisio, une marque des éditions Leduc
10, Place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
ISBN : 978-2-37935-267-6

Achévé d'imprimer en mars 2022
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery - 58500 Clamecy
Dépôt légal : avril 2022 - N° d'impression : 202515

Imprimé en France

Frank Krake

Le Survivant

Traduit du néerlandais par Myriam Bouzid

^ L I S I O
HISTOIRE

Pour Jo

Sommaire

Préface	9
Chapitre 1 Hendrik Aloserij	15
Chapitre 2 À Kattenburg	23
Chapitre 3 Un cercueil ouvert	35
Chapitre 4 Du pain sur la planche	45
Chapitre 5 La guerre	55
Chapitre 6 L'Arbeitseinsatz – Le travail forcé	65
Chapitre 7 En cavale	83
Chapitre 8 Dans une caisse sous terre	95
Chapitre 9 Prisonnier volontaire	113
Chapitre 10 Le camp de concentration d'Amersfoort	127
Chapitre 11 En quarantaine	145
Chapitre 12 Le camp extérieur Husum-Schwesing	163
Chapitre 13 Premier jour de travail	173
Chapitre 14 Les pelles cassées	181
Chapitre 15 Les hommes de Putten	195
Chapitre 16 L'infirmierie	209
Chapitre 17 Ni nourriture ni médecin	221
Chapitre 18 Retour à Neuengamme	233
Chapitre 19 <i>Ich bin ein Maler</i>	249
Chapitre 20 Les biscuits du SS	259
Chapitre 21 Les lapins du camp de concentration	275
Chapitre 22 Lampes à huile et homosexuels dansants	289

Le Survivant

Chapitre 23 L'opération Bus blancs	299
Chapitre 24 À bord de l' <i>Athen</i>	309
Chapitre 25 <i>Cap Arcona</i>	319
Chapitre 26 Les oiseaux d'argent	333
Chapitre 27 La Vierge Marie t'a sauvé	351
Chapitre 28 Libre et pourtant prisonnier	367
Épilogue	383
Postface	391
Bibliographie	406
Remerciements	410
Crédits photographiques et iconographiques	415

Préface

On arrive dans un lieu serein, presque paisible, lorsqu'on prend l'entrée principale pour entrer dans le Mémorial de Neuengamme. Le vaste site du camp de concentration a été transformé avec grand soin en centre commémoratif. Les baraques en brique, la place d'appel sont toujours là, et le tracé des anciennes baraques en bois est rendu par un marquage au sol en gravier. Les bâtiments de l'usine, le garage des véhicules de la SS sont encore debout, ainsi qu'une partie de l'enceinte et les inévitables miradors. Tout près du terrain, on aperçoit toujours la villa blanche où séjournait le commandant du camp en compagnie de ses enfants et de sa belle-sœur.

Les noms de 25 000 victimes figurent sur des bannières en tissu à l'intérieur d'un nouveau bâtiment, le « Haus des Gedenkens »*. Ce sont les noms de la moitié des 43 000 prisonniers qui ne survécurent pas au camp de concentration. Les autres détenus sont morts dans l'anonymat. Dans les années 1950, on avait érigé une colonne monumentale sur une pelouse bordée d'arbres. D'autres monuments s'y sont ajoutés au fil du temps, dont l'un en hommage aux hommes du village néerlandais de Putten, victimes d'une rafle, et qui sont presque tous morts à Neuengamme. Il est difficile de ne pas se sentir impressionné en visitant ce lieu.

* Maison du souvenir

La paix et le calme qui y règnent sont irréels. Il est impossible d'imaginer les atrocités qui ont eu lieu ici.

La brutalité de la vie dans les camps ne se révèle clairement qu'à la lumière des récits des survivants. En racontant son histoire, soixante-treize ans après sa propre libération, Wim Aloserij rend un grand service à la génération actuelle. En effet, peu de témoins directs sont encore parmi nous pour en faire le récit. On a de moins en moins l'occasion d'entendre cette horrible vérité racontée par les personnes qui l'ont vécue. C'est tout à l'honneur de Frank Krake d'avoir retranscrit ses souvenirs avec précision et respect.

Jour après jour, la mort et la violence régnaient dans l'enceinte de Neuengamme. Ceux qui se promènent à présent dans le camp de concentration en sortent à la fin de la journée, ils regagnent leur voiture pour se rendre chez eux ou dans un hôtel à Hambourg. Mais on est obligé de porter un regard différent sur ce qui nous entoure lorsqu'on a le récit de Wim Aloserij entre les mains.

Le livre de Wim Aloserij et de Frank Krake nous apprend autre chose encore. À savoir que la souffrance engendrée par la guerre ne s'arrête jamais. Ce livre n'est pas l'histoire d'une guerre qui est finie. Elle n'est finie ni dans la vie des anciens prisonniers, ni dans celle des proches des survivants. C'est l'histoire d'une guerre qui perdure.

En 1945, le credo était « plus jamais de guerre en Europe, plus jamais l'horreur des camps de concentration ». Nous avons appris la leçon. La paix régnerait en Europe. Pour ce faire, l'Allemagne, la France, le Benelux et l'Italie entamèrent rapidement une coopération de grande envergure. L'alliance européenne actuelle est l'héritière directe de ce désir de paix. Pourtant, la guerre n'est pas définitivement entrée dans le domaine du passé sur notre

continent. Au lendemain du conflit, l'Europe s'est divisée entre l'Est et l'Ouest. Non loin du camp libéré de Neuengamme s'est abattu un rideau de fer qui a divisé l'Allemagne. Deux immenses armées ennemies se faisaient face. Les habitants de l'Europe de l'Est libérée étaient passés d'une dictature à une autre. Cette situation allait durer jusqu'en 1989. La chute du Mur a créé de nouvelles lignes de démarcation, souvent à l'intérieur même des pays. Dans les années 1990 du siècle passé, la guerre fit rage dans les Balkans, des prisonniers disparurent à nouveau dans des camps de concentration, des femmes et des hommes innocents furent à nouveau assassinés par milliers. De nos jours, on se bat encore en Europe, dans l'est de l'Ukraine. Et une terrible guerre civile règne depuis des années en Syrie, aux portes de notre continent. Et une fois de plus, des innocents sont tués et une fois de plus, d'inconcevables cruautés sont perpétrées. Et une fois de plus certains en resteront marqués à vie – et parfois même sur plusieurs générations. La guerre ne s'arrête pas lorsqu'on dépose les armes.

Quelque part, parmi la longue liste de noms du « Haus des Gedenkens » se trouve celui de mon grand-père, Sybrand Marinus van Haersma Buma. Il habitait en Frise au cours de la guerre, et il était le maire du village de Wymbritseradeel pendant l'occupation allemande.

Il entra très vite en résistance, car les injustices perpétrées par l'envahisseur allaient contre tous ses principes. Il fut arrêté au printemps 1941. Il passa plus d'un an dans la prison d'arrêt de Scheveningen, surnommée « Oranjehotel ». À l'automne 1942, il fut déporté dans le camp de concentration d'Amersfoort. Puis il effectua le même et triste trajet en train que Wim Aloserij subirait deux années plus tard. Épuisé dès son arrivée, il mourut le 11 décembre 1942 dans l'infirmerie de Neuengamme, âgé d'à

peine de 38 ans. Il laissait une femme et quatre enfants. L'aîné, mon père, avait dix ans, le benjamin de la famille avait quatre ans.

Wim Aloserij survécut à l'enfer de Neuengamme et fut également l'un des rares rescapés du naufrage du *Cap Arcona* dans la baie de Lübeck. Cette catastrophe est l'un des événements les plus dramatiques des derniers jours de la Seconde Guerre mondiale. Plus de soixante-quinze ans après, les faits sont restés vivaces dans la mémoire de Wim Aloserij. Son témoignage nous montre que la ligne de démarcation entre le bien et le mal ne coïncide pas avec celle des frontières entre les pays. C'est l'une des leçons importantes de ce livre. Le conflit a connu aussi bien des victimes allemandes que des bourreaux néerlandais. Nous rencontrons les deux dans ce récit. Et, dans les deux pays, toute une génération a été marquée par la guerre.

« Le Survivant » est un monument aux victimes de la terreur nazie au même titre que le Mémorial de Neuengamme. C'est un monument à la génération qui dut vivre toute sa vie avec les souvenirs de la guerre. Et c'est un monument à Wim Aloserij, qui a survécu à l'enfer et qui a décidé courageusement, plus de soixante-dix ans après, de raconter son histoire.



Hendrik Aloserij

Chapitre 1

Hendrik Aloserij

Amsterdam 1932

« Espèce de sale petite merde ! Je sais que tu te planques ici, sale morveux ! »

Le bruit des pas se rapprochait.

Wim enfonça davantage son visage entre ses genoux et se boucha le nez, de peur que la poussière ne le fasse éternuer. Il était en sécurité derrière la cloison du lavabo ; une planche de cinq millimètres d'épaisseur le cachait et le séparait d'une énorme raclée. Il n'avait pourtant rien fait de mal. Une fois de plus son beau-père était complètement saoul ; il avait l'alcool mauvais et, comme d'habitude, il voulait se défouler sur son beau-fils de 9 ans. — Montre-toi, sale morveux, je vais t'apprendre la vie à Kattenburg.

Il entendait la respiration lourde de son bourreau et une minuscule fente entre la cloison et la poutre lui permit même de le voir. Hendrik Aloserij se cramponnait des deux mains pour ne pas tomber. Il s'appuyait sur le lavabo de la main gauche, et se retenait encore à la poignée de la porte de la droite.

Wim avait passé le samedi après-midi à jouer dans la petite cuisine située à l'étage, quand il entendit s'ouvrir la porte d'entrée. Il sut immédiatement à quoi s'en tenir en entendant un pas lourd dans l'escalier. « Sauve-toi vite », lui avait murmuré sa mère.

Il grimpa quatre à quatre les marches jusqu'au grenier et il enjamba prudemment une fine poutre qui courait le long de la charpente. Il comptait chaque foulée à voix basse. Il se trouverait à l'arrière du lavabo après vingt-cinq pas. Dans l'obscurité totale, il rejoignit sa cachette préférée qui était assez grande pour y rester accroupi et pour attendre la venue de son beau-père en retenant son souffle.

— Espèce de sale petite merde !

L'injure préférée d'Aloserij pénétra chaque fibre du corps fluet de Wim. Il frissonna, mais se reprit rapidement. Il y avait longtemps qu'il ne tremblait plus comme une feuille pendant des heures. Pourtant, il lui arrivait encore de se réveiller au milieu de la nuit. Trempé de sueur, parce qu'il s'était pris une énième raclée dans un cauchemar.

Il voyait les lèvres fines d'Aloserij frémir de fureur. Son beau-père avait un visage allongé, un crâne chauve et bronzé et des yeux clairs exorbités. Ses longues oreilles étaient si grandes que Wim ne pouvait s'empêcher d'en sourire, même dans cette situation dangereuse. Il était vraiment très content que cet homme ne soit pas son père biologique et qu'il puisse traverser la vie en portant des oreilles discrètes, en vrai Wijmans. Malgré son jeune âge, ses cheveux joliment bouclés, ses sourcils bien dessinés et son regard toujours espiègle lui assuraient un beau succès auprès des filles du quartier.

À présent, Aloserij s'était mis à le chercher dans la pièce située en face de la buanderie. Jo, la sœur aînée de Wim, y avait son lit, à côté de celui que Wim se partageait avec son demi-frère Henk. Après avoir fouillé la chambre en vain, Aloserij finit par prendre la direction de son propre lit afin d'y cuver son vin, non sans continuer à proférer des insanités. Wim entendit des pas traînants se diriger vers l'escalier, puis descendre lentement les

marches raides. Cette fois-ci, il était moins ivre que la dernière fois, lorsqu'il s'était cassé la figure et avait descendu l'escalier sur les fesses.

Leur appartement situé sur deux étages du numéro 78 de la Kleine Kattenburgerstaat, n'était ni spacieux ni luxueux, mais ils étaient mieux lotis que la plupart des enfants du quartier de Kattenburg. Son copain Pietje Klaver, qui habitait trois maisons plus loin, partageait sa chambre avec ses quatre frères. Et ses trois sœurs étaient obligées de dormir dans celle de leur mère. Leur père était mort quelques années auparavant des suites d'un accident du travail dans le port et la famille ne percevait qu'une maigre allocation. Ils réussissaient à joindre les deux bouts en recourant à toutes sortes d'expédients, et grâce à l'aide des voisins. Ils ne payaient que 1,75 florin de loyer par semaine, c'était d'ailleurs pour cela qu'ils étaient venus vivre sur l'île.

La mère de Wim payait 2,50 florins, parce que leur appartement comportait un étage additionnel. Elle n'avait jamais fait mystère du prix du loyer, ce qui aurait d'ailleurs été difficile. Les enfants étaient au courant de tout ce qui se passait au sein de la petite maison mal isolée. Les cloisons y étaient encore plus fines que les murs extérieurs dont les briques n'avaient pourtant que sept centimètres d'épaisseur. En hiver, de larges fleurs de glace ornaient les fenêtres. Lorsque soufflait le vent d'Est, on sentait le froid pénétrer à l'intérieur par tous les interstices de la façade. Il gelait alors presque aussi fort dans les chambres que dans la rue.

Le beau-père de Wim touchait sa paie le samedi. Il gagnait 17 florins par semaine en tant que contremaître dans le bâtiment. En contrepartie de ce salaire, il montait et descendait des échelles six jours par semaine, dix heures par jour, en portant sur sa nuque des sacs de ciment et de matériaux de construction.



Wim, sa sœur Jo, sa mère, son beau-père et son demi-frère Henk.

Le samedi après-midi, quand sa semaine de travail était terminée, il allait directement au café De Nieuwe Aanleg, au coin de la Kleinestraat et du Marinierplein, la place des Mariniers. Il ne rentrait à la maison que bien des heures plus tard.

Il n'était pas toujours très frais à ce moment-là. Quelques mois plus tôt, la mère et les enfants étaient tranquillement assis autour du poêle à pétrole de la cuisine, lorsqu'ils avaient entendu la porte d'entrée s'ouvrir avec fracas, puis un choc sourd et violent. Leur mère s'était précipitée dans l'escalier et avait trouvé Aloserij allongé dans une position étrange contre les marches, raide et ivre mort. Elle avait déployé une force surhumaine pour le hisser dans l'escalier tout en lui parlant fort pour le tenir éveillé. Une fois à l'étage, elle l'avait traîné dans leur chambre à coucher. Là, elle lui avait vidé les poches et avait récupéré quelques florins, le

vestige de son salaire hebdomadaire. Il y avait juste assez pour payer le loyer. Elle s'était alors laissé aller au désespoir et avait fondu en larmes. Les enfants étaient restés muets, ne sachant trop quoi faire.

Dix minutes plus tard, la mère avait repris son calme et envoyé Jo chez le laitier pour emprunter de l'argent. La jeune fille était revenue toute honteuse à la maison, avec 6 florins en main, que la mère avait remboursés du mieux qu'elle avait pu au cours des semaines suivantes. Lorsque Aloserij n'avait pas dépensé, une fois de plus, toute sa paye au bistrot.

Wim trouvait que la situation était encore pire quand son beau-père ne rentrait pas ivre mort, mais juste très éméché. Il était alors assez imbibé d'alcool pour être violent, mais pas suffisamment pour s'endormir sur-le-champ. Dans ces cas-là, Wim ne pouvait compter que sur sa cachette secrète pour se protéger.

L'autre solution était de s'arranger pour être ailleurs. Il traînait sur les îles avec Pietje Klaver, loin de la maison. Il jouait aux billes contre les garçons de Wittenburg ou tirait la sonnette du marchand boiteux qui vendait des fruits et légumes sur l'Oostenburgergracht.

Avant de déménager à Kattenburg, ils habitaient un bel appartement de location dans la Van Spilbergenstraat, à l'autre bout de la ville. Wim n'avait jamais compris pourquoi sa mère s'était mise avec Hendrik Aloserij de Kattenburg.

— Je suis ton père, avait-il dit à Wim lors de leur première rencontre afin de l'amadouer.

— Tu n'es pas mon père, lui avait rétorqué Wim d'un ton acerbe. L'étranger avait considéré le petit garçon d'un air méprisant. Il avait sorti une piécette de sa poche et avait tenté de la fourrer dans le poing serré de l'enfant. Les yeux de Wim avaient lancé des éclairs.

— Je ne veux pas de ton argent. Et tu n'es pas mon père.

Wim avait tourné les talons et avait couru hors de la maison. Puis il s'était assis sur un trottoir. Il n'avait jamais connu son vrai père qui était mort d'une maladie pulmonaire peu avant sa naissance. Jo lui avait déjà appris que sa mère fréquentait un autre homme. Ce dont il se doutait un peu. Ils allaient très rarement à l'église en temps normal, mais depuis six mois, ils s'y rendaient presque tous les dimanches. C'était l'église Sainte-Anne, située sur le Wittenburgergracht. Elle était dotée de somptueux vitraux, presque aussi hauts que les arbres qui l'entouraient. Après la messe, un homme chauve, au crâne bronzé et aux yeux délavés, apparaissait à chaque fois aux côtés de sa mère. Le même homme qui prétendait à présent se faire passer pour son père.

Wim était tellement plongé dans ses pensées, qu'il ne remarqua pas immédiatement que sa sœur s'était assise à côté de lui. Jo était son aînée d'un an et ils étaient inséparables. Sa mère veillait à ce que Jo soit toujours bien mise, elle aimait lui faire porter des robes blanches et un nœud assorti dans ses cheveux bruns. Comment faisait-elle avec le peu d'argent dont elle disposait ? Mystère. Mais elle réussissait toujours à mettre sa fille en valeur, malgré ses faibles ressources. Wim adorait sa sœur, il était très fier d'être son petit frère et, de surcroît, du même père. Après l'école, ils passaient tout leur temps ensemble et ils n'avaient aucun secret l'un pour l'autre. À l'exception de la cachette derrière le lavabo.



Le numéro 78 de la Kleine Kattenburgerstraat

Chapitre 2

À Kattenburg

Dans la seconde moitié du xvii^e siècle, la municipalité d'Amsterdam fit aménager trois îles qui longeaient des rives de l'IJ à l'est de la ville. Kattenburg était la plus occidentale des trois, puis il y avait Wittenburg et enfin Oostenburg. La Czaar Peterstraat était située à l'est de cette dernière île et le port se trouvait juste derrière. Les gens vivaient dans des maisons ouvrières souvent vétustes, mais ils étaient fiers de leur quartier ; ils étaient aussi fiers de leur particularité, et entre eux ils s'appelaient « les Îliens ». L'industrie portuaire dominait le district depuis toujours. Des centaines de navires y avaient été construits pour la VOC – la Vereenigde Oostindische Compagnie, ou Compagnie néerlandaise des Indes orientales – jusqu'à la fin du xviii^e siècle dans d'imposants chantiers navals. Kattenburg se trouvait aussi à trois pas de l'Établissement de la Marine, qui avait été une importante structure défensive de la ville d'Amsterdam. Ce bâtiment était situé à proximité de la taverne Het Gouden Hoofd, « la Tête d'Or », laquelle jouxtait au Mariniersplein, la place des Mariniers. C'est là qu'habitaient les gérants et les patrons des nombreuses compagnies maritimes, dans des demeures luxueuses qui contrastaient crûment avec les humbles maisons ouvrières du reste du quartier. Les habitants les plus démunis de Kattenburg étaient néanmoins plus fiers que jaloux de cette partie de l'île. Le sentiment d'appartenance était bien plus fort que la différence de classe.

Dans cette communauté soudée, les voisins formaient une grande famille ; Wim les considérait comme des oncles et des tantes. On se serrait les coudes en cas de coup dur. Ils eurent l'occasion de le constater lorsque leur mère, qui était rarement malade, dut s'aliter avec une forte fièvre au cours de l'hiver 1935. Le quartier entier vola à son secours comme un seul homme. Un dimanche après-midi, M. Adolfs, le boucher d'en face, vint même lui apporter un steak qu'il avait déjà cuit. De la viande rouge, alors qu'ils n'en mangeaient jamais en temps ordinaire ! Les rares fois où ils avaient assez d'argent pour en acheter, leur mère prenait de la viande de cheval, qui était la moins chère.

Kattenburg était en perpétuelle effervescence. Des marchands ambulants qui transportaient leurs articles sur des triporteurs passaient dans les rues en vantant bruyamment leurs produits. Les mères se penchaient par les fenêtres pour étendre le linge et surveiller leurs enfants. Les rues de l'île, que seuls des ponts reliaient au reste d'Amsterdam, étaient peuplées de dockers au chômage et de marins en permission. Wim grappillait des vivres à gauche et à droite. Une pomme chez le marchand de fruits et légumes, une tranche de jambon à la boucherie Adolfs, où il aimait beaucoup se rendre. Il lui arrivait aussi d'acheter pour quelques centimes un rouleau de bonbons à l'épicerie au coin de la Tweede Kattenburgerdwardsstraat. Il gagnait cet argent en promenant le chien de tante Sjaan, la voisine. En général, il mettait le rouleau de bonbons de côté pour les longues promenades du dimanche avec Jo. Après la messe, ils rentraient chez eux pour déjeuner d'un peu de pain et de fromage, puis ils se mettaient tous deux en route et ils allaient là où leurs pas les portaient. L'essentiel était de quitter la maison.

La mère de Wim était originaire de Maastricht, elle s'appelait Weyts de son nom de jeune fille. Son accent du Sud était presque imperceptible, on ne l'entendait que lorsqu'elle était fatiguée. Son enfance n'avait pas été facile. Des couventines l'avaient recueillie après la mort de sa mère, mais elles l'avaient mise à la porte sans autre forme de procès le jour de ses 18 ans.

Elle n'avait eu nulle part où aller. En dernier recours, elle avait demandé l'hospitalité à tante Toos, la sœur de sa mère. Celle-ci lui avait ouvert sa porte, mais la jeune fille s'était enfuie au bout de quelques semaines. Son oncle, qui frisait la soixantaine, avait les mains baladeuses. Après de nombreuses pérégrinations, elle avait emménagé à Rotterdam, où elle s'était mise en ménage à l'âge de 19 ans avec son petit ami Johannes Wijmans, le vrai père de Wim.

Lorsque Hendrik Aloserij épousa leur mère, il reconnut Wim et Henk. De ce jour, ils portèrent son nom de famille. Aloserij ne reconnut pas Jo. Selon lui, on n'avait pas à le faire pour les filles.



Henk Aloserij

Wim et Jo ignoraient délibérément Henk, leur demi-frère cadet. Pour eux, c'était un petit voyou. Sa mère n'avait jamais révélé l'identité de son père. Quand Wim avait trois ou quatre ans, ils habitaient la Da Costakade dans le quartier ouest d'Amsterdam ; pour joindre les deux bouts sa mère faisait le ménage dans une pension de famille qui abritait une demi-douzaine de locataires. Henk était né à cette période.

Leur demi-frère s'avéra très vite être un enquiquineur de première, surtout avec Jo. Le samedi, ils se lavaient l'un après l'autre dans une grande baignoire en zinc posée sur les dalles derrière la maison. Ils avaient une serviette pour trois. Henk voulait toujours passer en premier pour bénéficier d'une eau chaude et propre. Quand il s'essuyait, la serviette glissait « malencontreusement » dans la baignoire. Alors, Jo et Wim n'avaient plus qu'à se sécher comme ils pouvaient. C'était particulièrement pénible en hiver, lorsqu'ils couraient vers la maison, encore mouillés, tout nus et complètement frigorifiés. Leur mère dut gifler Henk plusieurs fois pour qu'il cesse ce petit jeu, mais il embraya immédiatement sur une autre vacherie : il mit du poivre dans la serviette.

Le pire, pour Jo, c'était quand Henk s'en prenait à ses seuls biens : ses poupées et leurs vêtements. Quand elle avait fini de jouer, Jo rangeait ses poupons avec le plus grand soin dans le tiroir d'une petite commode, où elle pliait aussi soigneusement leurs petits effets. Elle se mettait dans des rages folles quand elle retrouvait son tiroir vide, une fois de plus. Wim aidait sa sœur à retrouver ses affaires ; la plupart du temps, il lui fallait se glisser entre la cloison de leur chambre et le mur pour chercher, dans le noir, les poupées et leurs vêtements que Henk y avait cachés.

Quelques années passèrent de la sorte sur l'île de Kattenburg. Paradoxalement, ce fut aussi une période d'insouciance pour Wim. Il avait appris à échapper aux griffes de son beau-père. L'invisibilité était devenue sa seconde nature. Il se déplaçait comme